

Tatarkiewicz, Władysław

Adieu à Kant

Organon 8, 207-215

1971

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Władysław Tatarkiewicz (Pologne)

ADIEU À KANT

I

Kant apporta une idée nouvelle, inattendue, touchant le fondement même de la philosophie et transformant celle-ci totalement. Il s'en rendait compte puisqu'il écrivait lui-même de sa «révolution copernicienne». Une idée aussi révolutionnaire, fût-elle erronée, n'avait pu émaner que d'un génie. Cependant la forme que Kant lui a donné dans ses ouvrages, et notamment dans ses trois *Critiques*, ne rendait pas son intention d'une manière suffisamment claire. La «révolution copernicienne» pouvait être différemment comprise et elle l'était en effet. Elle se perdait dans des détails et des arguments embrouillés, souvent obscurs, indécis, douteux. Hormis la nouvelle idée, les *Critiques* en contenaient d'autres, des thèses reçues à cette époque, même des thèses scolastiques que Kant ne voulait pas abandonner ou ne savait le faire et qui n'étaient pas toujours en accord avec sa nouvelle idée. De plus, la forme extérieure de la philosophie de Kant étant difficile et confuse, beaucoup de lecteurs trouvaient celle-ci incompréhensible et répugnante. Tout cela facilita la tâche à l'opposition. Certains adversaires, ses contemporains, n'ont guère aperçu la nouvelle idée de Kant et voyaient en sa personne rien qu'un épigone de la philosophie scolastique surannée, spéculative.

Kant avait des disciples et des partisans, mais ceux-ci n'étaient pas assez nombreux et pas assez remarquables pour sauvegarder sa philosophie, pour la propager et l'imposer à l'époque. Elle ne pouvait se diffuser d'une part à cause de sa trop grande originalité, et de l'autre à cause de son caractère obscur, trop difficile et de sa forme peu attirante. Fidèles à Kant étaient ses disciples moins éminents qui ne comprenaient dans son oeuvre que les pensées moins essentielles, ou bien qui n'avaient pas assez de talent pour développer les pensées plus importantes. Ses grands successeurs, tels Fichte ou Hegel, qui en appelaient à sa philosophie, l'ont toutefois délaissée bien vite et radicalement. Du

vivant de Kant, comme plus tard, durant toute la première moitié du XIX^e siècle, régnait une philosophie différente de la sienne, celle des Ecossais, de Mill, Hegel et Herbart. Certes, la philosophie de Kant était largement discutée, beaucoup l'estimaient et la louaient, mais elle n'a pas créé de courant; autrement dit, le «kantisme» n'existait pas.

Cette situation ne changea que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, grâce aux philosophes, et plus encore grâce aux historiens de la philosophie qui en présentant l'oeuvre de Kant ont essayé d'éliminer tout ce qui y était accidentel, non essentiel, périmé, pour ne garder que l'essentiel, le nouveau, le plus important, ce qui lui était propre et demeurerait toujours actuel. Ils ont donné à cette oeuvre énorme, pas suffisamment unifiée l'unité qui lui manquait. Ce sont eux les premiers qui ont purifié la philosophie conditionnée par les habitudes et le style de l'époque (*zeitbedingt*), par les habitudes et le style de Kant lui-même, d'éléments étrangers et accidentels: ils en ont fait une sorte de philosophie supra-individuelle et intemporelle. Ils ont souligné le fond de la doctrine kantienne d'une façon plus nette que ne l'avait fait Kant lui-même et ses successeurs immédiats. Ils ont formulé ses opinions d'une manière plus simple et plus précise. Ils ont centré l'attention sur ce qui dans cette doctrine était essentiel et original: sur sa révolution copernicienne. On dirait que du minerai ils ont extrait le fer pur. Et, sans métaphore, on peut le formuler ainsi: de la philosophie de Kant ils ont fait la philosophie kantienne soit le kantisme. C'était l'oeuvre du milieu du XIX^e siècle; la philosophie de Kant est née au XVIII^e siècle, et la philosophie du kantisme — au XIX^e. Il n'y a aucune raison de parler, comme on le fait parfois, du «néo-kantisme» (puisque le kantisme n'existait pas avant) — si ce n'est que pour souligner que ce n'était pas une influence immédiate de la philosophie de Kant, mais un retour à celle-ci.

Le renversement fut causé par plusieurs savants. L'éminent naturaliste Herman Helmholtz démontrait déjà en 1855 que les sciences particulières — la physiologie des sens, la physique et la géométrie — parlent en faveur de l'opinion de Kant. L'historien de la philosophie Kuno Fischer, par sa monographie de Kant publiée en 1860, suscita l'intérêt pour sa philosophie. Le philosophe Otto Liebmann, dans son livre *Kant und die Epigonen*, de 1865, opposa la grandeur de Kant à la décadence de la philosophie au XIX^e siècle; chaque chapitre de son livre se terminait par les mots: «il faut donc revenir à Kant»; ce retour devait également inaugurer une nouvelle manière de comprendre son idée. En 1866 Friedrich Albræt Lange publia sa célèbre *Histoire du matérialisme* où il recourait aussi bien aux résultats de la science naturelle qu'à la philosophie kantienne.

C'est grâce à eux, et à beaucoup d'autres qui ont suivi leur chemin,

que naquit le kantisme. Et non seulement il naquit, il prit le dessus: ses partisans étaient nombreux, ses adversaires n'existaient presque pas. Il devint la philosophie de l'époque. La réception du kantisme cent ans après Kant était un phénomène tout aussi sigulier que son manque du temps de Kant.

L'idée principale du kantisme était ce que Kant appelait lui-même sa «révolution copernicienne». Celui, et seulement celui, était kantien qui admettait que non pas le sujet connaissant doit se conformer aux objets, mais inversement: que les objets s'accommodent au sujet et prennent des formes qui lui sont inhérentes. Cette idée fondamentale entraînait beaucoup d'autres. Si l'on ne s'arrête pas aux thèses du kantisme qui appartenaient à l'éthique et à l'esthétique et recouraient à la *Critique de la raison pratique* et à la *Critique du jugement*, et si l'on se borne à celles qui se fondaient sur la *Critique de la raison pure* et concernaient la métaphysique et la théorie de la connaissance, il reste encore à énumérer dix affirmations.

Les kantiens affirmaient: 1) qu'on doit commencer la philosophie par une critique de la connaissance — contrairement aux philosophes dogmatiques; 2) qu'en raison du subjectivisme qui résulte de cette critique il faut renoncer à la philosophie de l'être — contrairement aux métaphysiciens; 3) que la critique de la connaissance révèle le caractère actif de celle-ci — contre les empiristes; 4) que la connaissance est possible uniquement grâce à l'expérience et dans les limites de celle-ci (car c'est l'expérience qui donne à la connaissance tout son contenu) — contrairement aux philosophes spéculatifs; 5) que l'expérience n'est pourtant pas une perception passive des impressions, mais leur façonnement par les formes aprioriques de l'intellect — contrairement à l'opinion générale pré-kantienne; 6) que l'expérience, comme toute la connaissance, sort de «deux troncs»: des sens et de l'intellect; les sens, de même que l'intellect, ne suffiraient pas à eux seuls pour la connaissance — contrairement à l'opinion tant des sensualistes que des rationalistes; 7) que seuls les phénomènes et non pas les choses elles-mêmes sont accessibles à l'expérience — contrairement aux réalistes naïfs; 8) que les choses, bien qu'inconnaissables en elles-mêmes, existent pourtant en réalité — contrairement aux idéalistes; 9) qu'il existe deux mondes différents: l'un révélé par l'expérience extérieure, et l'autre par l'expérience intérieure — contrairement aux matérialistes, aux spiritualistes et aux monistes; 10) que ce sont les formes des phénomènes que nous connaissons le mieux et avec le plus de certitude, car notre esprit les construit lui-même: donc le plus certain dans notre savoir est le savoir formel.

Il résultait de ces thèses du kantisme que la connaissance n'est pas une simple reproduction des objets, mais leur façonnement; que la connaissance empirique n'est pas le contraire de la connaissance aprio-

rique, car elle-même contient des éléments aprioriques; que les objets de la connaissance ne s'opposent pas au sujet, étant eux-mêmes, dans une certaine mesure, un produit du sujet; que le critère de la vérité n'est pas l'accord entre l'assertion et les choses, étant celles-ci ne nous pas accessibles, mais — l'accord entre les assertions elles-mêmes et l'accord entre les assertions et les exigences de l'esprit. Tout ce qui vient d'être dit était un paradoxe pour la manière pré-kantienne de penser.

Parmi les doctrines philosophiques du XIX^e siècle le kantisme n'appartenait à aucun parti extrême; il avait, en fait, une position centrale. Il n'appartenait ni à la philosophie minimaliste, ni à la philosophie maximaliste; il rejetait les deux positions extrêmes, aussi bien positiviste que métaphysique; il luttait sur deux fronts, se trouvant au milieu des opinions philosophiques qui au cours de ces siècles menaient un combat violent. Le kantisme avait une position centrale sans être dans la moindre mesure un compromis entre les anciennes opinions. Il évitait les deux philosophies extrêmes qui s'opposaient l'une à l'autre; mais, tout en les évitant, le kantisme était plus proche d'un extrême que de l'autre. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle les sympathies de la plupart prenaient le côté de la philosophie minimaliste — et il était naturel que le kantisme, produit de l'époque, fût plus proche de cette dernière.

Il comprenait, en termes généraux, deux thèses: l'apriorisme et le subjectivisme. Autrement dit, une de ses assertions essentielles était que nous possédons la connaissance nécessaire, et l'autre — que cette connaissance n'est que subjective. La première assertion était de caractère maximaliste, la deuxième — de caractère minimaliste. Dans les écrits de Kant ces deux motifs étaient en équilibre, mais le kantisme du XIX^e siècle insistait sur sa thèse minimaliste.

A partir des années soixante le kantisme avait déjà un grand nombre d'adeptes, surtout dans les milieux universitaires et surtout en Allemagne, mais il n'existait aucun pays en Europe qui lui serait resté entièrement étranger. Son succès exceptionnel s'explique d'une part par l'attrait de l'idée de Kant: idée nouvelle, unique dans son genre, paradoxale et pourtant convaincante. En faveur du kantisme parlait aussi sa position centrale et l'espoir qu'il saura concilier les opinions qui jusqu'ici se livraient combat et qu'il mettra fin aux controverses interminables.

Les kantien^s étaient persuadés de la justesse de leur attitude: ils croyaient résoudre les problèmes d'une façon définitive. Ils divisaient l'histoire de la philosophie en deux périodes: la période pré-critique, soit pré-kantienne, et la période critique, soit kantienne; Kant a provoqué le plus grand renversement dans la philosophie, le seul qui, selon eux eut une telle importance dans son histoire. Désormais le kantisme va régner toujours, l'ère pré-critique ne reviendra plus, elle ne pourra revenir.

Les adversaires du kantisme existaient bien, eux aussi, mais ils

étaient sur la défensive. Kant était critiqué par Marx et Engels, mais eux n'étaient lus que par les membres du parti. Il était critiqué par Brentano, mais la plupart, sauf un petit groupe de ses adeptes, considéraient celui-ci comme un penseur anachronique, pré-critique.

II

Cet état de choses dura jusqu' à la fin du XIX^e siècle — mais pas davantage. Depuis les premières années du XX^e siècle le kantisme se trouva abandonné: cet abandon était inattendu, violent et général, tout comme auparavant inattendu et général était le règne du kantisme. L'histoire de la philosophie connaît un grand nombre de désaveux virulents, d'adieu à une philosophie, mais un abandon aussi total après un règne aussi général avait peu de précédents. On ne peut citer aucun fait concret qui aurait mis fin au règne du kantisme, comme la parution du livre de Liebmann qui l'avait inauguré; mais on peut nommer la date précise, notamment l'an 1900. Et ce n'est pas une date approximative, arrondie, mais une date exacte. Car en cette année précisément se sont fait connaître les courants qui devaient occuper la place du kantisme: en 1900 parurent les *Logische Untersuchungen* de Husserl et Bergson fut nommé à la chaire du Collège de France; le livre a donné le début aux succès de la phénoménologie, et les cours — aux succès du bergsonisme. Peu de temps après, dans la première décennie du XX^e siècle, parurent aussi les principales oeuvres du pragmatisme, de la philosophie analytique anglaise et du léninisme.

Subitement le kantisme s'est vu abandonné de tous. Le plus singulier était qu'il le fut non seulement de ses adversaires, mais aussi de ses amis: même ceux qui se considéraient kantien ne l'étaient plus en réalité; ils ne l'étaient que nominale. Cela se rapporte à tous les trois grands centres de la philosophie kantienne. Dans l'ainsi dénommée école allemande sud-occidentale de Heidelberg et Fribourg, Windelband ne s'occupait déjà que de l'histoire, et Rickert d'une problématique sans rapport à Kant et au kantisme. Deux autres centres (d'un kantisme maintenant douteux) se sont éloignés de lui encore davantage: l'un, sous l'égide de Vaihinger à Iéna, passa au positivisme; l'autre, sous l'égide de Cohen — à l'idéalisme; Cohen était professeur à Marburg et ses opinions, comme celles de ses adhérents, sont appelées «école de Marburg».

Ceux qui gardèrent le nom de kantien se sont éloignés dans des directions différentes. Vaihinger et les positivistes qui s'en rapprochaient ont renoncé de sitôt au titre de kantien, tandis que l'école de Marburg l'a maintenu et se considérait même comme la seule à comprendre les intentions de Kant. En vérité cependant elle s'est éloignée de lui, abandonnant la thèse des deux troncs et celle de la phénoménalité de la con-

naissance. Selon le kantisme, les sens et la pensée se complétaient et se contrôlaient mutuellement, garantissant ainsi la connaissance; au contraire, d'après l'école de Marburg, les sens n'avaient aucune valeur cognitive, il ne restait qu'une seule source de la connaissance, c'est-à-dire la pensée. Selon le kantisme les choses en elles-mêmes, bien qu'inconnaissables, existaient néanmoins; l'école de Marburg, par contre, considérait qu'elles étaient une erreur, une fiction étrangère au vrai kantisme, une survivance de l'ancienne métaphysique; Cohen croyait qu'afin d'être un bon kantien, il faut réparer cette erreur de Kant. Avec les «choses en elles-mêmes» il rejeta le réalisme et le phénoménisme de Kant — par suite de quoi l'école prit la position de l'idéalisme que Kant reniait. L'interprétation et la critique de Kant faites par l'école de Marburg ne peuvent être considérées comme un symptôme typique pour le XX^e siècle: cette école, au contraire, a provoqué une opposition assez générale, elle était un courant marginal de l'époque, et le fait qu'elle se reconnaissait kantienne augmentait encore davantage le manque de sympathie pour le kantisme.

Ainsi la pensée kantienne fut abandonnée de ses amis, même de ceux qui ont gardé le nom de kantien. Elle le fut d'autant plus de ses adversaires déclarés. Les courants philosophiques formés dans la première décennie du XX^e siècle furent nombreux et divers, mais une chose leur était commune: ils étaient tous anti-kantien. Ils l'étaient pour des raisons différentes, même entièrement contraires. On peut dire, en général, qu'à ce moment les philosophes ont quitté la position centrale pour prendre des positions extrêmes: ils occupaient les deux extrêmes en évitant la position intermédiaire. Les courants de l'extrême maximaliste défendaient la métaphysique: ils combattaient la philosophie kantienne pour son phénoménisme. Et les courants de l'extrême minimaliste la combattaient pour l'apriorisme. Le kantisme était attaqué de différents côtés: sa position centrale, qui pendant un certain temps lui assurait un succès général, causa que maintenant il devint combattu par tous. Auparavant il satisfaisait aussi bien les adhérents de la philosophie maximaliste que ceux de la philosophie minimaliste, mais maintenant — ni les uns, ni les autres.

Dès les premières années du XX^e siècle les attaques furent dirigées par les philosophes maximalistes qui réclamaient que la philosophie leur donne une réponse aux questions métaphysiques que le kantisme avait exclues, conformément à son programme. C'est pour cette raison qu'il fut abandonné du bergsonisme et aussi du pragmatisme dans une certaine mesure. Mais aussitôt après l'école analytique anglaise et, tout particulièrement, les positivistes radicaux du Cercle de Vienne se sont prononcés contre le kantisme. Ils lui reprochaient son apriorisme, comme Bergson lui reprochait son phénoménisme. Les phénoménologues s'opposaient à ses tendances formalistes. Et pour toutes ces idées, pour l'apriorisme,

tout comme pour le phénoménisme et le formalisme, il était condamné par le marxisme-léninisme.

Les nouveaux courants attaquaient les thèses particulières du kantisme; mais la vraie raison de ces attaques était à chercher dans son essence même: dans l'idée de la révolution copernicienne. Pendant une ou deux générations cette idée avait été une révélation, la solution de tous les problèmes philosophiques, maintenant elle cessa de satisfaire les esprits. Et d'un coup les thèses particulières du kantisme perdirent leur force démonstrative.

Comment donc expliquer le sort singulier de la philosophie kantienne: son succès étonnant et la perte soudaine de ce succès? Maints essais ont été faits depuis des siècles pour résoudre les grands problèmes philosophiques d'une manière radicale, sans craindre les attitudes extrêmes, unilatérales; déçus par les compromis les philosophes revenaient aux solutions radicales; l'histoire, elle aussi, semble trahir un rythme: l'apparition successive des solutions extrêmes et centrales. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle apparurent les solutions centrales, mais dans la première moitié du XX^e siècle les solutions extrêmes les ont emportées. La violence du passage des unes aux autres était en quelque sorte apparente: l'opposition s'accumulait graduellement, invisiblement, jusqu'au moment où trouvant l'autorité nécessaire et gagnant en attrait, le renversement, préparé déjà auparavant, se réalisa rapidement. Ce renversement si radical, caractéristique du sort du kantisme, n'était certes pas le seul de ce genre dans l'histoire de la philosophie.

Ce qui vient d'être dit se laisse résumer en quatre thèses. Première thèse: il est nécessaire de distinguer la philosophie de Kant et la philosophie kantienne ou le kantisme. La philosophie de Kant est celle que contiennent ses écrits; elle embrasse les idées qui ont été son invention propre, sa contribution personnelle à la philosophie, mais aussi les idées héritées, empruntées, généralement reçues à l'époque où il a vécu. Ce ne sont que les premières, c'est-à-dire les idées personnelles, qui constituent la philosophie kantienne au sens propre. Au fond elles peuvent être réduites à une seule idée, mais à une idée incomparable quant à son originalité; cette idée à elle seule constitue un tournant de la pensée humaine et Kant lui-même l'a comparée à la révolution copernicienne. Or, cette idée ne se trouve pas dans ses écrits antérieurs à la *Critique de la raison pure*. Au contraire, elle est l'essence de cette *Critique*, des deux *Critiques* suivantes et de tout ce que Kant a écrit et publié depuis; tous ces écrits sont basés sur son idée révolutionnaire. D'autre part, ses écrits ont conservé, jusqu'à la fin de ses jours, dans leur idéologie comme dans leur terminologie, des éléments antérieurs, traditionnels, pré-kantiens dont il n'a pas pu se débarrasser du jour au lendemain, même s'ils étaient plus ou moins étrangers, parfois même contraires à la nouvelle idée kantienne.

Deuxième thèse: la majorité des disciples de Kant connus sous le nom de «kantien» (*Kantianer*), assez nombreux au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, a adopté sa philosophie de façon globale, avec tout ce qu'elle contenait de pré-kantien. D'autres successeurs de Kant, avec Fichte et Hegel en tête, ont développé sa pensée à leur manière qui était une manière si personnelle qu'en leur oeuvre il ne pouvait plus être question ni de philosophie kantienne, ni de philosophie de Kant. Et puis, pour environ un demi-siècle, Kant a perdu son ascendant.

Ce n'est que vers le milieu du XIX^e siècle qu'un groupe de penseurs allemands a renouvelé sa philosophie. Ce groupe a fait autre chose encore: il a purifié la philosophie de Kant en éliminant tout ce qui dans son oeuvre s'est trouvé, pour ainsi dire, par hasard, en ne conservant que l'idée essentielle de Kant et, en même temps, en développant ses conséquences nécessaires, y compris celles auxquelles Kant lui-même n'a guère songé. Somme toute, c'est dans les écrits de ce groupe de la seconde moitié du XIX^e siècle, plutôt que dans les écrits de Kant lui-même, qu'on trouve la philosophie kantienne à l'état pur. La philosophie de ce groupe, celle de Liebmann ou de Lange, est souvent appelée philosophie néo-kantienne, mais le simple nom de kantienne lui convient mieux, étant donné qu'antérieurement il n'existait que la philosophie de Kant, mais non la philosophie kantienne.

Troisième thèse: certains représentants de ce groupe kantien, et en particulier ceux qui ont le plus participé à la clarification et à la propagande de la philosophie kantienne, tels H. Cohen, H. Vaihinger ou W. Windelband, ont ensuite développé leurs propres idées qu'ils considéraient comme un juste aboutissement des idées kantiennes, mais qui ne l'étaient guère. Cela a conduit à un malentendu terminologique sinon idéologique, car, bien entendu, on n'hésitait pas à donner le nom de «kantiennes» aux idées venant de penseurs connus comme kantien. Et pourtant rien n'a été moins kantien que la «pensée pure» de Cohen ou les «fictions» de Vaihinger.

Quatrième thèse: la philosophie kantienne par excellence — autrement dit, la théorie que les objets sont formés par les formes de l'esprit — débarrassée de la terminologie surannée de Kant et de la manière schématique et scolastique dont il avait coutume de l'exprimer, apparut à un très grand nombre de penseurs de la seconde moitié du XIX^e siècle comme une vérité inébranlable, comme fondement de toute philosophie, «die als Wissenschaft wird auftreten können», comme fondement qui certes pourrait et devrait être développé, mais qui jamais plus ne pourrait être renié. A la veille du XX^e siècle les penseurs qui considéraient la philosophie kantienne comme définitive, constituaient la majorité des philosophes, surtout dans l'Europe centrale.

Pendant bientôt après 1900 cette certitude fut subitement ébranlée: la philosophie qui paraissait définitive perdit beaucoup de ses adhérents,

la nouvelle génération se mit à la recherche d'autres solutions, d'autres points de vue ne tenant guère compte de la solution kantienne. Le passage du succès maximum à un état proche de l'oubli, le passage de l'extrême bienveillance à une hostilité déclarée ou à peine dissimulée est surprenant, l'histoire de la pensée ne connaît que peu de changements aussi subits et aussi complets. La présente étude voudrait contribuer à l'explication de ce renversement surprenant.

Le kantisme en tant que système fermé a passé, mais demeura l'intérêt pour le génie de Kant et demeurèrent aussi ses différents motifs, tout au moins son motif essentiel, c'est-à-dire la conviction que l'esprit humain prend une part active à la connaissance. L'époque qui s'est séparée du kantisme a gardé dans une large mesure ce motif principal. On peut donc dire, par conséquent, que l'adieu à Kant était plutôt général que total.

Était-il définitif? L'historien a le droit de ne pas répondre à cette question: il s'occupe du passé et non du futur, il est un chroniqueur et non un prophète. Mais s'il se décidait de répondre, il ne commettrait certainement plus, vu notre époque exercée dans la dialectique, l'erreur que commettait encore le kantisme, si prudent par ailleurs, c'est-à-dire il ne risquerait pas d'employer les mots «toujours» et «jamais».